

de notre or, nulle espérance que nous soyons les serviteurs de Dieu ; Dieu et le monde s'excluent. *Aucun serviteur ne peut être au service de deux maîtres à la fois. Car ou il-haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez tout ensemble être les serviteurs de Dieu et les esclaves de l'or*¹. Il est une différence essentielle entre posséder la richesse et en être possédé, la servir, s'en faire l'esclave, se prêter aux mauvais instincts qu'elle engendre et aux passions qu'elle entretient : c'est cela qui est incompatible avec le service de Dieu.

A ces paroles les Pharisiens « *qui étaient avarés* » éclatèrent, non plus en injures, mais ce qui est pire, en ricanements et en sarcasmes : *Les Pharisiens se moquèrent de Jésus*².

La moquerie était publique, elle pouvait avoir sur la foule des auditeurs un désastreux effet : le Sauveur ne la laissa pas sans répression. Leur fastueux dehors, le prestige que leur fortune exerçait sur le peuple, était tout à leurs yeux : Jésus leur montre que c'est bien moins que rien, puisque ce leur sera le sujet d'une inexorable condamnation ; et plus ils font parade d'une vertu dont ils sont vides, plus Dieu les jugera sévèrement. *Vous affectez d'être justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs ; ce qui apparaît grand aux yeux des hommes est pour Dieu un objet d'abomination*³.

Si Jésus eût consenti, à ce moment, à discuter avec ces misérables, sans doute ils lui eussent opposé les bénédictions terrestres, promises aux observations de la

¹ Luc., XVI, 13.

² Luc., XVI, 14.

³ Luc., XVI, 15.

Loi ancienne, et les grands biens que possédaient les plus saints parmi les ancêtres. Mais d'abord, violateurs comme ils l'étaient de cette Loi, de quel droit en pouvaient-ils revendiquer les riches récompenses ? Puis surtout ils se méprenaient sur les temps. Le temps de la Loi imparfaite, qui régnait depuis Moïse et finissait virtuellement à Jean précurseur de la Nouvelle Alliance, ce temps expirait et faisait place aux jours du Messie. Les prospérités terrestres passaient au dernier rang, au premier les biens célestes, les richesses de l'éternel Royaume. En se croyant justes parce qu'ils étaient riches, les Pharisiens méconnaissaient grossièrement l'esprit et la lettre de la Loi Nouvelle et les conditions d'admission au Royaume de Dieu. *La Loi et les Prophètes ont duré jusqu'à Jean. Depuis Jean c'est le royaume de Dieu qui est annoncé et chacun fait violence pour y parvenir*¹. Les énergiques seuls en ont l'entrée, ceux qui ont le courage de se dépouiller des avidités terrestres pour devenir les « pauvres en esprit ». Cette condition est absolue. *Le ciel et la terre passeront plutôt qu'un seul point de la loi n'ait son effet*².

Et ce n'est pas seulement comme avarés et cupides que les Pharisiens sont exclus du Royaume qu'annonce la Nouvelle Loi ; ils le sont de plus comme impudiques, dignes rejets des vieillards infâmes qui tentèrent Suzanne, flatteurs complaisants de l'incestueux Hérode, si cruels dans leur luxure que pour eux le divorce n'est qu'un jeu de tous les jours. Or, *quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre commet un adultère. Commet de même un adultère celui qui épouse la*

¹ Luc., XVI, 16.

² Luc., XVI, 17.

*femme que son mari a renvoyée*¹. Ainsi avarice et impureté : voilà la double tare de ces prétendus justes. Et où cette tare les mènera-t-elle ? Aux flammes d'une éternelle expiation. Qu'ils se reconnaissent dans la tragique histoire du *Mauvais Riche*.

III. — Histoire ou parabole, car il n'est pas sûr que le Riche n'ait pas existé et ce fut une tradition constante que Lazare ou Eléazare fut célèbre par son extraordinaire détresse. Jésus ne nomme pas le Riche. A quoi bon le nommer, puisque l'opulence sans religion et sans charité ne compte pas aux yeux de Dieu ? Il fait connaître le nom du pauvre, car les saints pauvres sont les dignitaires de son Royaume.

La peinture du Riche est saisissante de vérité. *Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin et qui faisait tous les jours grande et splendide chère*². Son inhumanité, nous le verrons, entrera pour une large part dans sa condamnation ; mais sa vie n'eût-elle été marquée que des traits qui précèdent, c'en est assez pour lui rendre impossible l'entrée du ciel. Il ne vit que pour la terre, ne songe qu'à y jouir, enfouit son âme dans la chair, enferme dans la matière les dons de Dieu les plus excellents : intelligence, cœur, conscience, pensées hautes et nobles, ambitions et espérances célestes. Pour ce malheureux rien n'existe que la richesse, comme la richesse elle-même n'existe que pour la jouissance. La prière est morte sur ses lèvres, le culte de Dieu n'est plus, son âme elle-même a totalement disparu de son regard. Dieu l'avait créé pour la

¹ Luc., XVI, 18.

² Luc., XVI, 19.

sublime vie de l'esprit, il est devenu « l'homme-animal qui n'entend plus rien aux choses de l'Esprit de Dieu ». Le sensualisme le dégrade, le voilà ravalé au niveau « des bêtes sans raison », ne vivant que pour manger, n'ayant d'aspiration qu'au plaisir. Jésus le peint dans les trois caractères de sa vie abaissée : orgueil, mollesse, gourmandise, il est vêtu « de pourpre », rien de trop éclatant ni de trop riche dans sa mise, et il prétend éclipser ses rivaux par la somptuosité de son train de maison. Il est vêtu « de lin ». C'est l'étoffe délicate et souple que sa mollesse peut seule supporter. Sa gourmandise est de tous les jours. Il pourrait, sans encourir de reproches, réunir de temps en temps des amis et des parents, à une table plus richement servie que de coutume ; mais lui c'est « tous les jours » qu'il donne en pâture à sa sensualité les mets les plus exquis, les vins les plus rares et les plus coûteux. Voilà le type achevé de la vie du monde ; de ce monde sans Dieu, sans vertu, sans œuvres méritoires, que le Sauveur a maudit.

Rejeté au dehors, gisant à la porte, voici le pauvre, si parfaitement semblable à « l'Homme de douleurs » que l'on croirait sa description empruntée aux détresses de la Passion. *Il y avait un mendiant nommé Lazare qui était couché à la porte du riche, couvert d'ulcères. Il aurait bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche et personne ne lui en donnait, mais les chiens venaient et léchaient ses ulcères*¹. Tout était ménagé par Dieu, non pas seulement pour préparer le triomphe de ce martyr de la pauvreté, mais pour offrir au riche les plus sûrs moyens de salut. Lazare « gisait », immobile dans sa détresse,

¹ Luc., XVI, 20.

et en en présentant jour et nuit le pitoyable spectacle. Et c'est « à la porte » même de la demeure somptueuse qu'il gisait. Impossible d'entrer ou de sortir sans apercevoir ce dénuement et ces souffrances. Or, non seulement le riche demeura insensible aux maux du pauvre, mais il fit partager à ses serviteurs, à sa maison entière, cette même insensibilité : « personne ne donnait ». Et le pauvre demandait si peu ! « des miettes », des débris, le superflu du superflu. Ne nous étonnons pas des rigueurs sans merci de la Divine Justice sur une richesse qui ne distribue pas même aux indigents ce qu'elle laisse se perdre de ses quotidiennes profusions. Quel trait sanglant termine le tableau ! L'animal sans raison donne au riche inhumain une leçon et un exemple. Les chiens du moins s'approchaient de Lazare, le réchauffaient de leur haleine et de leur salive s'efforçaient de cicatriser ses ulcères !

Ainsi sont les choses durant les années rapides de la vie. La richesse, oublieuse de Dieu et des pauvres, se livre tout entière à ses grossiers plaisirs. La pauvreté et la souffrance poursuivent héroïquement leur « Voie douloureuse ». L'une va à la perdition, l'autre à l'éternel triomphe. La vie a été rapide, rapides les jouissances, rapides aussi les douleurs, et voici venue l'heure où tout s'immortalise : récompense comme châtement.

*Or, il arriva que le mendiant mourut et fut porté par les anges au sein d'Abraham. Et le riche mourut aussi et fut enseveli dans l'enfer*¹. Lazare a beaucoup souffert, mais quelle splendide issue de sa souffrance patiemment, saintement supportée ! Quel changement !

¹ Luc., XVI, 32.

Quelle nouvelle existence ! Quelle fortune et quelle gloire ! Pour l'obscurité douloureuse où il vivait, Dieu le plonge dans les torrents de lumière. En échange de ses haillons le voici vêtu de gloire ; sa pauvreté fait place aux biens infinis du Royaume céleste ; à la solitude et à l'abandon où le laissait l'inhumanité des hommes succèdent les charmes d'une brillante et aimante société ; au lieu de la pierre rude et froide qui lui servait de couche, le « sein d'Abraham » le reçoit et l'abrite mollement. Son entrée au ciel a été un triomphe, car il est porté par les anges, et les princes de ce beau Royaume lui font cortège.

Et le riche ? Un mot sec et froid lui est consacré, et toute son opulence s'y résout : « Le riche aussi mourut, et il fut enseveli ». Voilà la fin d'une vie où les plaisirs et les ambitions satisfaites s'étaient donné rendez-vous ! Les funérailles furent peut-être pompeuses ; mais enfin, après ce moment d'une illustration suprême, « il fut enseveli ». Ses vêtements de pourpre et de lin lui furent enlevés et il n'en emporta dans la tombe qu'un linceul. La troupe de ses amis, de ses parasites et de ses flatteurs se dispersa indifférente, et il ne lui reste plus que l'horreur d'un silencieux sépulchre. Mais là n'est pas le châtement vrai de cette existence maudite ; c'est « dans l'enfer » que le mauvais riche fut enseveli. Le mausolée qu'on lui éleva sur la terre ne renferma que sa poussière, son âme fut précipitée toute vive dans les flammes d'une éternelle expiation.

La parabole continue pénétrant dans le gouffre infernal et nous ouvrant les terrifiantes perspectives de la vie des damnés. *Du milieu des tourments il leva les yeux et vit de loin Abraham, et dans son sein La-*

zare¹. Les damnés ne perdent pas la mémoire des choses de la vie, car le souvenir de leurs crimes, des grâces reçues et méprisées, des scandales donnés, des ruines accomplies, des victimes de leur luxure, de leur avarice, de leur inique oppression, demeure comme un élément nécessaire de leur supplice. Le damné « lève les yeux », il est dans les bas-fonds des geôles éternelles, et c'est « au loin », bien loin, dans d'inaccessibles hauteurs qu'il voit « le sein d'Abraham », c'est-à-dire la bienheureuse demeure où les élus jouissent du bonheur auprès du « Père des croyants ». Voir cette félicité des saints, des justes qu'il a connus persécutés et méprisés sur la terre, des pauvres dont il a dédaigné la misère, est sans doute pour le damné une torture insupportable, « un vers » qui lui dévore le cœur et déchire ses entrailles; mais, d'autres supplices lui sont réservés et lui arrachent de lamentables plaintes. *Abraham, s'écria le riche, mon père, ayez pitié de moi! Envoyez Lazare; qu'il trempe son doigt dans l'eau pour rafraîchir ma langue car je souffre horriblement dans cette flamme*². Dans toutes ses révélations sur l'enfer Jésus-Christ nous parle du feu qui dévore les damnés sans les consumer; feu obscur, qui laisse aux « ténèbres extérieures » toute leur horreur sans donner aux suppliciés la consolation d'un peu de lumière. C'est du sein de ce feu que le riche implore Abraham et espère en Lazare: supplication inutile, vaine espérance. Durant la vie, l'intervention des saints nous est toujours offerte et elle peut être toujours efficace; dans l'éternité cette intervention n'a plus d'objet, ni pour les élus dont Dieu

¹ Luc., XVI, 23.

² Luc., XVI, 24.

comble lui-même tous les vœux, ni pour les damnés dont la malice et le châtement sont immuables comme l'éternité elle-même. Il fallait profiter de Lazare quand Lazare pouvait intervenir; il nous faut par l'aumône convertir les pauvres en autant de protecteurs et d'auxiliaires du salut. Les pauvres sont le salut du riche, tant que durent « les jours du salut », mais dès que la sentence définitive a clos l'épreuve, ni Abraham, ni Lazare, ni les saints, ni les pauvres, ne peuvent plus rien. Les interpellés c'est recevoir d'eux la confirmation de la divine sentence. Abraham répondra au damné mais pour lui montrer la justice du jugement qui le frappe. S'il a fait quelque bien sur la terre, la prospérité dont il a joui en a été le prix. Mais, sa vie brutale, son impie oubli de Dieu, son inhumanité envers le pauvre, l'abus qu'il a fait de l'existence, le mépris où il a tenu les lois divines, méritaient l'enfer, et l'enfer est venu pour lui; tandis que Lazare qui, sans rien recevoir en ce monde, n'a pas cessé d'y glorifier Dieu et de vivre pour le ciel, possède ce ciel maintenant et reçoit la juste récompense de ses douleurs et de ses vertus. *Souviens-toi, mon fils, répondit Abraham, que durant la vie tu as reçu les biens et Lazare les maux; maintenant Lazare est dans la joie et toi dans les tourments*¹. Comme il est vraisemblable que les méchants fassent quelque bien avant de tomber dans l'expiation que leurs excès méritent, Dieu leur accorde les jouissances d'ici-bas. Les justes, d'autre part, qu'attendent les joies éternelles malgré quelques fautes commises, souffrent ici-bas pour ces fautes, afin de n'avoir plus ensuite qu'à jouir dans le ciel. Prospérité passagère, des pre-

¹ Luc., XVI, 25.

miers; passagères douleurs des seconds, que remplace bientôt l'immobile éternité.

Là, la séparation est complète et définitive, la distance qui s'étend entre les élus et les damnés est infranchissable. Ni ceux-ci ne peuvent trouver au ciel consolation et appui; ni ceux-là ne peuvent plus revenir aux jours où l'on implore pour les misérables que frappe la Justice : *Un abîme immense s'étend entre vous et nous; on voudrait passer d'ici vers vous, ou de là ici, on ne le pourrait*¹.

Un dernier enseignement jaillit des derniers mots de la parabole. Le Divin Maître, pour nous le donner, prête au damné un mouvement de compassion envers ses frères, dissolus comme lui et comme lui destinés aux flammes expiatrices. *Père, continua le riche, je vous en conjure, envoyez Lazare dans la maison de mon père. J'y ai cinq frères; il leur attestera ces choses, pour leur éviter devenir eux-mêmes dans ce lieu de tourments. Mais Abraham répondit : ils ont Moïse et les Prophètes, qu'ils les écoutent*². Dieu a bien plus fait pour établir sa vérité et fonder notre foi que de nous envoyer par miracle quelque revenant de l'autre monde. De siècle en siècle il a fait surgir les témoins de la vérité; jamais sa parole ne s'est tue; jamais les organes de cette parole ne nous ont fait défaut, et après tant de divers témoignages, le Fils de Dieu lui-même est descendu du ciel pour nous instruire. Que demander plus? Et si de pareilles lumières nous laissent dans une incroyance ténébreuse, ce n'est pas l'apparition et la parole d'un mort qui nous éclaireront. Le damné re-

¹ Luc., XVI, 26.

² Luc., XVI, 27-28-29.

prend : *Non, Abraham, mon père, mais si quelqu'un des morts s'en vient vers eux, ils feront pénitence. — S'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, reprit Abraham, quand même quelqu'un des morts ressusciterait, ils ne le croiraient pas*¹.

Ces derniers mots étaient un coup droit porté aux Pharisiens ou plutôt à la nation Juive tout entière, à son incrédulité invincible, à son intraitable orgueil, à sa dureté envers tout ce qui n'était pas Juif. C'est l'histoire humaine dont Jésus-Christ fait l'esquisse. Le Mauvais Riche c'est Israël, comblé par Dieu de toutes les faveurs, enrichi de tous les dons, vivant dans l'opulence de la grâce et de la vérité. Mais, Israël mésuse de sa prospérité. L'orgueil corrompt tout en lui et un sensualisme effréné l'emporte aux plus monstrueux excès. A sa porte, car le Juif n'admet aucun contact avec le dehors, la Gentilité est gisante, couverte des hideux ulcères de ses vices, laissée à l'abandon dans le froid et les ténèbres de son idolâtrie, sans secours, sans espérance, sans nulle lueur de salut. La malheureuse se fut contentée des restes de la révélation dont l'opulent Israël était nourri, mais Israël demeurait fermé à sa misère et sourd aux plaintes de sa détresse.

Quelle sera la fin de l'un et de l'autre, du Juif et du Gentil? Le Juif se perdra par son orgueil; le Gentil se sauvera par son humble foi et sa conversion sincère. Le premier, en rejetant le Christ, se voue à une irrémédiable perdition; le second, en imitant la foi d'Abraham se réunit dans le sein de l'Église, aux justes de l'Ancienne Alliance. Les Juifs incrédules demandent sans cesse un « signe », un miracle, pour croire, et quand ils

¹ Luc., XVI, 30-31.

auront abusé de toutes les lumières dont le Sauveur les enveloppait ils seront rejetés dans l'abîme ténébreux de la perdition. Tels ils nous apparaissent depuis tant de siècles, toujours rebelles à la vérité, toujours aveugles à la lumière, toujours implorant un secours qui ne leur peut être donné.

DERNIERS ENSEIGNEMENTS DANS LA PÉRÉE

I. — Des Pharisiens interrogèrent Jésus sur le moment où le Règne de Dieu arriverait ¹. Deux sentiments les poussent à faire cette demande. Ils voudraient avoir sur la question qui ne cesse de préoccuper la nation Juive quelque révélation. Les Juifs sont persuadés que la domination universelle leur est promise et leur est due. Un immense empire Juif s'élèvera qui embrassera la terre et courbera tous les peuples sous le joug. Leur Messie opérera ce grand œuvre, et, comme le temps du Messie ne saurait tarder, la fondation de cet empire doit être proche : c'est une date plus précise de cette gloire et de cette jouissance qu'ils demandent au Sauveur. Interrogent-ils sérieusement ou ne mêlent-ils pas quelque ironie dans leur demande ? On a toujours le droit, avec des Pharisiens, d'émettre ce doute. Jésus est humble et pauvre, nul appareil royal ne l'entoure, nulle force ne le sert, sa suite est composée de quelques Galiléens, son armée c'est la multitude flottante et incertaine qui tantôt l'acclame et tantôt le délaisse : est-ce là le Roi du monde, le conquérant des peuples, le fondateur de l'universel empire !

¹ Luc., XVII, 20.

Jésus, malgré leurs dispositions mauvaises ne dédaigne pas de les instruire. Le Règne de Dieu doit être entendu d'une double manière : l'une humble et cachée, l'autre éclatante et triomphale ; la première qui s'entend de la vie présente de l'Eglise, la seconde qui se réalisera lors du Second Avènement. Le « Règne de Dieu » c'est la possession de Dieu, et nous possédons Dieu, dès maintenant, dans l'invisible opération de la grâce. *Le Règne de Dieu, répondit Jésus, n'arrive pas de façon à frapper les regards ; il n'y a pas à dire : « il est ici » ou « il est là », car le règne de Dieu est au-devant de vous* ¹. La grâce qui nous fait vivre de la royale vie de Dieu ne saurait se voir ; nul ne peut dire : « elle est ici » ou « là » ; être ou n'être pas en état de grâce est le secret de chacun.

Tel est le « Règne de Dieu » actuel. Mais, la grâce doit un jour devenir la gloire et s'épanouir soudain avec un immense éclat, quand apparaîtra le Fils de l'Homme pour juger l'Univers, punir les méchants et faire triompher les bons. En ce jour du « Règne » glorieux de Jésus-Christ, il ne sera besoin d'aucune recherche, d'aucun regard tourné « ici » ou « là » pour découvrir le divin triomphateur et son empire, tant sa gloire rayonnera du ciel à la terre.

Laissant là les Pharisiens et leur question, Jésus se tourna vers ses disciples pour compléter sa révélation sur la manière dont s'accomplira son Second Avènement. Qu'ils écartent d'abord toute pensée que ce glorieux retour soit prochain. Bien des siècles doivent s'écouler, bien des douleurs être subies par ses fidèles, parce que Lui-même doit commencer par beaucoup

¹ Luc., XVII, 20-21.